

LA MENACE VENUE DU PASSÉ

I. Le Fugitif

Les ruelles de Turgan étaient de maigres doigts de ténèbres sinueuses, se convulsant en un dessin complexe, se faufilant entre les hauts murs d'anciennes maisons. Elles étaient bien anciennes ces maisons, vieilles sous le lent passage de cent mille ans, et elles contemplaient les ruelles ensablées, offrant le visage vide et les yeux aveugles des portes barricadées.

Même de jour, il était difficile de trouver un homme dans le dédale de la vieille ville. De nuit c'était impossible et Fenris s'en félicitait.

Il se raidit, s'accroupit près d'un mur lustré et terni par le murmure des tempêtes de sable Martiennes, et il tendit l'oreille en direction d'un son subtil. Celui-ci se répéta, un léger frottement de sandales contre la poussière, le son rauque d'une inhalation, et le faible cliquetis du métal contre le métal quand des armes touchaient des boucles de ceintures ou frottaient contre la pierre.

Tout là-haut, les lunes jumelles plaquaient une faible clarté, une luminosité fantôme, vague et insubstantielle, comme la lueur-rêve des Shamans des Terres Sèches et leurs globes magiques d'une science morte depuis longtemps.

Fenris grimaça un sourire quand il entendit la lente et prudente approche d'hommes, puis il se dirigea précautionneusement vers un passage latéral flou et sombre sous la lumière ténue. Derrière lui, un homme poussa un juron quand il trébucha, le son résonnant entre les hauts murs de la ruelle déserte.

— Bon sang ! Pourquoi ne pouvons-nous pas attendre le jour ? Nous ne le trouverons jamais dans ce piège à rats. Je suis déjà complètement perdu !

— La ferme ! jeta une voix glaciale. Ta grande gueule pourrait avertir un régiment. Laisse faire les Séchéens, ils pourront le repérer pour nous.

Fenris se tendit, puis plissa les paupières quand il entrevit une haute silhouette maigre comme un clou silhouettée contre les ténèbres. De tous les gens de Mars, seuls les vestiges dégénérés des tribus nomades qui avaient jadis régné sur tous les fonds de mers asséchées pouvaient traquer un homme dans l'obscurité de Turgan. Eux seuls pouvaient sentir l'altération de température dans la poussière que ses pieds avaient foulée. Ils pouvaient même percevoir son humidité corporelle, et leurs larges oreilles pouvaient capter le battement même de son cœur. Pour la première fois, Fenris ressentit du désespoir.

Il fouilla dans la poche de sa veste courte, trouva quelques pièces de monnaie et un chargeur de rechange pour son pistolet-fulgur. Il haussa les épaules, l'arme était avec son ceinturon et sa gaine, quelque part sous les brillantes lumières du spatioport, cinq kilomètres au nord de la vieille ville.

Mais cela pouvait toujours être utile.

Il cala le lourd chargeur dans une main, écouta les légers bruits des hommes qui s'approchaient, puis il le jeta au plus loin, avec force, vers la haute silhouette d'un bâtiment qui se dessinait contre les étoiles. Il le heurta avec un cliquetis métallique et, immédiatement, un fulgur tonna son chant puissant.

Un éclair flamba dans la ruelle tortueuse. Un violent trait d'énergie, une énergie née au cœur des explosions d'atomes. Il rugit, craché par l'orifice creux de l'arme, et une large plaque de pierre rougeoya d'une soudaine incandescence.

— Espèce d'imbécile ! La voix froide tremblait presque de colère. Imbécile à la gâchette facile ! Tu as détruit l'odeur en tirant !

— J'ai pensé l'entendre, grommela une voix épaisse. J'ai pensé entendre son pied heurter le mur.

— Tu as pensé ! La voix froide était lourde de mépris. Avec quoi ? Du vide ! Pourquoi la Terre envoie-t-elle de tels crétins faire la police sur Mars ?

— Tu me traites de crétin ?

— Oublie ça, dit la voix froide avec lassitude. Autant laisser tomber les recherches jusqu'au jour. Les Séchéens ne pourront pas le traquer maintenant.

Fenris grimaça un sourire dans l'obscurité quand il entendit le léger frottement des pieds qui s'éloignaient. Il parvenait bien à imaginer les sentiments de l'homme à la voix glaciale. Trouver un

fugitif de nuit dans la vieille ville aurait valu une grosse promotion, et ils avaient été plus proches du succès qu'ils ne le savaient.

Mais maintenant il était en sécurité.

Il frissonna un peu, resserrant sa courte veste contre son grand corps pour se protéger du froid glacé de l'air nocturne. Calmement, il se mit à chercher son chemin à tâtons parmi les ruelles sombres et désertes, titubant un peu et s'écorchant les mains sur la pierre ancienne. Il ne vit personne, n'entendit personne, mais il savait que des yeux cachés observaient chacun de ses mouvements.

C'était toujours comme ça dans la vieille ville la nuit. Les hauts murs cachaient les derniers secrets de Mars, abritaient les restes agonisants d'une race jadis puissante, et les rares descendants de cette civilisation restaient à l'écart tant des Terriens que des Séchéens. Ils méprisaient les premiers tels de primitifs renégats, et quant aux autres...

Nul ne savait vraiment de quelle manière les quelques représentants mourants de l'Ancienne Race considéraient les hordes d'envahisseurs de la Terre.

Fenris haussa les épaules. Il savait que personne ne l'agresserait ici, personne qui ne soit de la Terre. Sa bouche se tordit en un rictus quand il se souvint de la patrouille et de la trop soudaine déflagration d'énergie de l'arme. Il n'avait pas eu l'impression qu'ils le voulaient à ce point.

Il fit soudain halte, son visage et sa poitrine engourdis par un coup inattendu. Il palpa soigneusement la barrière qui s'étirait en travers de la ruelle devant lui, une délicate structure de bandes en métal entrelacées, fine et d'apparence frêle, Mais toute sa force ne pourrait pas plier une des fragiles lanières. Il haussa les épaules et revint en arrière.

Vingt pas, et à nouveau il heurta une barrière, une barrière qui n'avait pas existé quelques minutes plus tôt. Il grogna, scrutant les ténèbres en un vain effort de voir qui était responsable de ces obstacles, mais l'obscurité l'entourait et la nuit était silencieuse comme la mort.

En tâtonnant, ses mains sentirent une ouverture sur sa droite, l'embouchure d'un étroit passage presque trop petit pour ses larges épaules, et après une seconde d'hésitation il plongea à l'intérieur. Le passage menait à une voie plus large et il tourna à droite, simplement pour chanceler sous l'impact d'une troisième barrière. Il se détourna et tenta de rentrer dans le passage, pour trouver celui-ci bloqué par un fin treillis de métal ; haussant les épaules, il suivit le sentier de gauche, ses pieds éveillant un murmure alors que ses bottes labouraient la poussière montant à hauteur de genou.

Il fit cinquante pas, cinquante longues foulées, puis arriva là où trois ruelles convergeaient. Deux étaient barrées par les fines lanières des barrières en métal, l'autre était restée ouverte. Fenris resta un long moment là à scruter la sombre ouverture à la lumière fantôme des lunes véloces.

— Où êtes-vous ? Sa voix fit écho sur la pierre, chuchotant dans les ténèbres comme le froissement de fantômes troublés. Montrez-vous !

Silence.

— Qu'est-ce que vous faites ? Où voulez-vous que j'aille ? Il fixa les hauts murs vides des bâtiments, conscient des yeux cachés qui l'observaient derrière les ténèbres embrumées.

Toujours rien.

Il grogna, frotta ses pieds dans la poussière, puis bondit soudain vers une des barrières. Il sauta, ses pieds plongeant dans la poussière couvrant la ruelle, ses mains tendues pour saisir le haut de la barrière d'aspect délicat. Des muscles se gonflèrent sous sa chemise et ses bottes raclèrent les lanières entrelacées tandis qu'il se hissait presque au-dessus de la barrière.

Presque.

Un feu le traversa. Un jaillissement d'énergie violente qui tordit nerfs et muscles, tortura ligaments et tendons, couvrant aussitôt de sueur son visage et son cou sous l'effet de la douleur inattendue.

Il tomba, se tordit sur le sable, son corps réduit à une masse torturée de chair et d'os. Il fut saisi de crampes qui le plièrent d'agonie sauvage, le firent rouler sur le sol, en proie à un tourment qui lui brûlait l'âme. La crise passa, et il se releva lentement, resta campé sur ses jambes flageolantes.

— C'est bon, j'ai compris, lança-t-il avec amertume aux ténèbres et au silence. Vous voulez que j'aille quelque part ? Alors, c'est d'accord, j'y vais, mais où ?

Un léger vent souffla dans les ruelles, propageant de légères ondulations sur la fine poussière, frottant les infimes particules les unes contre les autres en un faible chuchotis, un murmure fantôme, comme de faibles voix mortes depuis longtemps et presque oubliées.

Fenris frissonna, sa peau hérissée de chair de poule sous la froide morsure de l'air nocturne, puis il plongea dans la seule ouverture à ne pas être barrée. Il marchait prudemment, restant au centre de la

ruelle engorgée de poussière, la main caressant un mur du bout des doigts, les yeux grands ouverts et s'efforçant de scruter l'obscurité.

D'autres barrières se dessinaient devant lui, le forçant à tourner et sinuer entre les hauts murs des énigmatiques bâtiments. Mais toujours, il avait conscience d'yeux vigilants à son égard. Les yeux d'une race qui aurait dû être morte depuis longtemps.

Combien de temps marcha-t-il, il ne le sut jamais. Il avait perdu toute notion du temps, mais les lunes véloces avaient décliné sous le faîte des hauts bâtiments. Et les étoiles scintillaient sur le fond du velours du ciel de leur éclat brut.

Ses poumons étaient endoloris par le constant effort nécessaire pour oxygéner son sang, et le froid de la nuit glaciale avait engourdi en lui mains et pieds, bras et jambes, dos et épaules.

Fenris titubait encore un peu plus quand il percuta soudain une autre barrière.

Il sourit faiblement quand il la saisit. Elle lui barrait le chemin avec ses délicates lanières métalliques. Elle couvrait un passage dépourvu d'ouverture. Pas de croisement. En quelque sorte, il sut qu'il était arrivé au terme de son voyage cauchemardesque.

Un long moment, il se laissa aller contre la barrière, bouche grande ouverte pour aspirer de l'air, livrant bataille contre les effets insidieux d'un trop grand effort dans une atmosphère si ténue. Il secoua la tête pour chasser un peu le flou de sa vue. Puis, pour la première fois, il vit la porte.

Elle s'ouvrait sur sa droite, une des portes encaissées du vieux Turgan. Mais celle-ci était différente, avec un fil de lumière qui filtrait par ses bords.

Fenris grimaça un sourire tout en l'ouvrant d'une simple poussée.